



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

9 | 2009

Varia

De l'inscription d'Hasparren aux régionalismes : le particularisme aquitain, réalités du terrain et écritures des histoires

Robert Sablayrolles



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/310>

DOI : 10.4000/anabases.310

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 25-39

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Robert Sablayrolles, « De l'inscription d'Hasparren aux régionalismes : le particularisme aquitain, réalités du terrain et écritures des histoires », *Anabases* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/310> ; DOI : 10.4000/anabases.310

© Anabases

De l'inscription d'Hasparren aux régionalismes : le particularisme aquitain, réalités du terrain et écritures des histoires

ROBERT SABLAYROLLES

IL POURRA PARAÎTRE ÉTONNANT QUE PUISSE TROUVER PLACE, dans une table ronde dont le titre est *Les archéologies française et italienne, une mémoire nationale*, une contribution qui ne traite ni de la France ni de l'Italie, ni même, à proprement parler, de nationalisme et qui, de surcroît, ne fera qu'une maigre part aux données archéologiques. La question de l'Aquitaine antique est un débat cloisonné, dans lequel ne se sont guère recoupées, parce qu'elles ne se sont généralement pas confrontées, les analyses des historiens, celles des archéologues et celles des linguistes. Les premiers s'interrogent sur la géographie administrative et la géographie naturelle, sur la chronologie des limites et de leurs changements, les deuxièmes cherchent à caractériser les cultures matérielles, leur diffusion et leurs mutations, les troisièmes, à partir des toponymes, des anthroponymes et des théonymes, étudient les évolutions phonétiques et s'intéressent aux éventuelles permanences sémantiques. Tous, à un détour de leurs investigations, se sont trouvés confrontés à la question des origines, à celle des acculturations ou des « créolisations », à celle des intégrations économiques, sociales, politiques, culturelles, à celle des permanences ou, pour user d'un terme plus polémique, des « résistances ». Ces différentes approches du phénomène, de l'utilisation politique de l'histoire à la querelle des origines de la langue en passant par la mesure des adaptations aux modes de vie venus d'ailleurs et par le maintien des traditions, se sont, dans l'ensemble, ignorées, et la « réception » de l'Aquitaine antique à travers les âges n'a jamais été réellement abordée. Pourtant, le particularisme aquitain est un topique de la littérature antique, dont l'épigraphie et, peut-être, l'archéologie attestent la réalité et dont les réformes administratives de l'Antiquité tardive ont tenu compte. Quel a été, dans la suite des temps, le regard porté sur ce phénomène, déjà perçu comme original par les auteurs et les décideurs politiques de l'Antiquité ? Quelle utilisation en a éventuellement été faite, quels détournements de sens en ont découlé, quelle fut la part, dans cette perception

du particularisme aquitain, des revendications identitaires dont les régions proches des Pyrénées n'ont pas été avares, au sud comme au nord de la chaîne?

L'Aquitaine romaine vue par ses contemporains

Il n'est pas inutile de résumer ici les données antiques, largement commentées dans nombre d'articles et d'ouvrages, pour cerner au plus près les caractéristiques de ces particularités aquitaines et évaluer au mieux la nature des canaux qui nous en ont transmis la description. César, dans la définition d'une Gaule qu'il voulait unique (*Gallia est omnis...*), reconnaissait les disparités de cet ensemble, dont le seul point commun, mais il ne pouvait pas l'avouer, était d'être l'espace parcouru en sept années de campagne par ses armées: *Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt... Aquitania a Garunna flumine ad Pyrenaeos montes et eam partem Oceani quae est ad Hispaniam pertinet* (César, *BG*, I, 1-2 et 7)¹. Strabon, quelques années plus tard, se montrait plus précis sur les caractères propres de l'Aquitaine: Ἀπλῶς γὰρ εἰπεῖν, οἱ Ἀκουιτανοὶ διαφέρουσι τοῦ Γαλατικοῦ φύλου κατὰ τε τὰς τῶν σωμάτων κατασκευὰς καὶ κατὰ τὴν γλῶτταν, εἰκόσασι δὲ μᾶλλον Ἰβηροισιν (*Geogr.*, IV,2,1)². Chantre d'un monde en voie d'organisation par la volonté de l'empereur Auguste et de son entourage, il reconnaissait que la province romaine d'Aquitaine, nouvellement créée des Pyrénées à la Loire, répondait à des critères logistiques d'équilibre des espaces, qui avaient entraîné la réunion dans une même structure administrative de populations d'origines diverses: Ἐπειδὴ δὲ μικρὰ μερὶς ἦν ἡ τοσαύτη, προσέθεσαν καὶ τὴν μεταξὺ τοῦ Γαρούνα καὶ τοῦ Λείγηρος (*Geogr.*, IV,2,1)³. Les limites administratives ne correspondaient donc pas aux limites ethniques, ni au nord, où les Aquitains ne dépassaient pas la Garonne, ni au sud, où ils avaient de proches parents au-delà des Pyrénées, comme le savait pertinemment César, puisque son légat P. Crassus avait eu, en 56 av. n. è., à affronter des peuples Aquitains renforcés de contingents venus de ces régions transpyrénéennes⁴.

Ces différences, clairement perçues dans l'Antiquité, servirent même de base à une revendication identitaire exprimée vers la fin du III^e siècle. Celle-ci nous a été conservée par l'inscription métrique du notable Verus, *duumvir* et questeur de la cité

¹ « La Gaule, prise dans son ensemble... Tous ces groupes diffèrent entre eux par la langue, les institutions, les lois... L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux monts des Pyrénées et à la partie de l'Océan proche de l'Espagne. » Sur le sens de *Gallia est omnis*, voir Chr. GOUDINEAU, *Par Toutatis! Que reste-t-il de la Gaule?*, Paris, 2002, p. 77-100 ; R. SABLAYROLLES, « *Caesar pontem fecit...* Voyageurs du bout du monde et conquérants de l'inutile », dans *Hommages à G. Aujac, Pallas* 72 (2006), p. 339-368 (p. 359-362).

² « Pour le dire simplement, les Aquitains diffèrent de l'ethnie gauloise tant par leurs caractéristiques physiques que par leur langue, et ils ressemblent plutôt aux Ibères. »

³ « Comme ce territoire, ainsi défini, formait une division administrative trop petite, y fut ajouté tout le pays compris entre la Garonne et la Loire. »

⁴ César, *B.G.*, III, 23, 3.

des Tarbelles après avoir été *magister* d'un canton (*pagus*) proche d'Hasparren, dans les Pyrénées Atlantiques: --] / *flamen item / du(u)umvir qu'ae'st'or' / pagi magister / Verus ad Augustum legato mulnere functus / pro novem opti / nuit populis seiugere Gallos / Urbe redux Gelnio pagi hanc / dedit aram*⁵. La date de l'inscription (probablement entre 272 et 282) et la nature de l'ambassade de Verus auprès d'Aurélien ou de Probus, juste après la fin de l'Empire des Gaules, ont été établies de façon définitive par J.-P. Bost et G. Fabre⁶. La création, sous Dioclétien, de la province de Novempopulanie, référence explicite aux Neuf Peuples de l'inscription d'Hasparren, constituait sans doute le succès pour lequel Verus remerciait le Génie du canton: *seiugere Gallos*. Sans doute des avantages administratifs et fiscaux expliquaient-ils, autant et plus qu'un séparatisme simpliste, la démarche de Verus et, assurément, cette demande fut exaucée parce qu'elle correspondait exactement à la philosophie des réformes provinciales de Dioclétien: créer des provinces plus petites pour mieux en gérer la fiscalité et faire ainsi rentrer plus d'argent dans les caisses de l'État. La formule de « Neuf Peuples », utilisée dans le poème et reprise dans l'adjectif *Novempopulana* qui désigna la province à partir du IV^e siècle, ne correspond pas, cependant, au nombre de cités recensées dans le premier document à avoir conservé la liste: douze cités⁷. Cette discordance entre le nom officiel et la réalité administrative du terrain a suggéré l'hypothèse d'un *concilium* plus ancien,

⁵ « [...] flamine, duumvir, questeur, magister du *pagus*, Verus, s'étant acquitté de sa charge d'ambassadeur auprès de l'Empereur, obtint pour les Neuf Peuples une séparation d'avec les Gaulois. Revenu de la capitale, il dédie cet autel au Génie du *pagus*. » Les neuf dernières lignes constituent trois hexamètres dactyliques, d'honnête facture, même si le *Journal de Trévoux*, organe local du XVIII^e siècle, écrivait en 1703, date de la découverte de la pierre dans l'église d'Hasparren: « Le style des vers tient fort du langage provincial et sent un Basque qui veut parler latin. »

⁶ J.-P. BOST, G. FABRE, « Aux origines de la Novempopulanie: nouvel examen de l'inscription d'Hasparren », *Aquitania* 6 (1988), p. 167-178. Cette remarquable contribution clôt définitivement la question de la chronologie de l'inscription, qui avait suscité une abondante littérature et plusieurs hypothèses différentes, d'Auguste à Dioclétien, en passant par Domitien et le II^e siècle (voir le détail de ces hypothèses dans BOST - FABRE, « Aux origines de la Novempopulanie », p. 167-169).

⁷ La première mention officielle de la nouvelle province, dans la liste de Vérone datée de 312, ne fournit pas le détail des cités. La première liste connue, celle de la *Notitia Galliarum*, datée du début du V^e siècle, comprend douze cités pour la province appelée Novempopulanie. Les synthèses les plus récentes sur la question sont celles de L. MAURIN (« Jeu des Neuf Peuples », dans *Au jardin des Hespérides. Histoire, société et épigraphie des mondes anciens. Mélanges offerts à A. Trannoy*. Textes réunis par Cl. Auliard et L. Bodiou, Rennes, 2004, p. 357-377), J.-P. Bost (J.-P. BOST, M. MARTIN BUENO, J.-M. RODDAZ « L'Aquitaine et le nord de l'Hispanie sous les empereurs julio-claudiens », dans *Actes du colloque L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux. Saintes 11-13 septembre, 2003, Aquitania*, suppl. 13, Bordeaux, 2005, p. 17-50 et notamment p. 24-26) et R. SABLAYROLLES (dans R. SABLAYROLLES, A. BEYRIE, *Carte archéologique de la Gaule, 31/2, Le Comminges*, p. 64-66).

réunissant originellement neuf cités de l'Aquitaine d'entre Garonne et Pyrénées autour de la célébration collective du culte impérial *Romae et Augusto, concilium* qui aurait pu avoir son siège dans la capitale des Convènes, *Lugdunum*⁸. Quoiqu'il en soit des détails que n'ont pas tous réglés les controverses scientifiques sur le sujet, l'inscription n'en témoigne pas moins de l'existence, probablement sur la longue durée, d'un sentiment identitaire aquitain, clairement exprimé au moins dans l'inscription d'Hasparren.

La langue aquitaine : le point de vue des linguistes

De ces Aquitains, une épigraphie abondante, essentiellement cantonnée, au nord des Pyrénées, dans la vallée de la Garonne, offre une image originale. Elle révèle, en effet, sous la forme d'autels votifs (fig. 1) et de plaques ou stèles funéraires, des anthroponymes et des théonymes, pour la plupart inconnus par ailleurs, sinon à de rares exemples au sud des Pyrénées. Ces noms, qui se plient parfois mal au système de déclinaison latin, appartiennent à une langue locale, dont la diffusion paraît s'être étendue, peu ou prou, aux limites traditionnellement appliquées aux Aquitains : l'espace compris entre Garonne et Pyrénées, au nord du massif, et le piémont méridional de la chaîne, parfois jusqu'à la vallée de l'Ebre, au sud. Acan, Sembetten, Andoxus, pour les hommes, ou Andere, Edunxe, Uriaxe, pour les femmes honoraient ainsi, dans le cadre de petites collectivités, des divinités dont la diffusion paraît avoir été limitée aux communautés valléennes : Leheren, près d'Ardiège (Haute-Garonne), Ageio dans le massif des Baronnies entre Neste et Adour (Hautes-Pyrénées), Lahe dans la vallée de la Louge (Haute-Garonne)⁹.

⁸ Formulée pour la première fois par L. Maurin (L. MAURIN, "Les Basaboiates", *Cahiers du Bazadais*, 1971, p. 1-15), cette hypothèse a été reprise, avec des divergences de détail entre les différents auteurs, par J.-P. Bost et G. Fabre (BOST-FABRE, "Aux origines de la Novempopulanie"), puis par R. Sablayrolles dans le cadre de l'étude archéologique du temple de Saint-Bertrand-de-Comminges (A. BADIE, R. SABLAYROLLES, J.-L. SCHENCK, *Saint-Bertrand-de-Comminges I. Le temple et le monument à enceinte circulaire*, Études urbaines, Toulouse, 1994 ; R. SABLAYROLLES, A. BEYRIE, *Le Comminges* [supra, note 7] p. 65). Seul, W. van Andringa refuse l'hypothèse d'un culte élargi à plusieurs cités (W. VAN ANDRINGA, "Prêtrises et cités dans les Trois Gaules et en Germanie au Haut Empire", dans M. DONDIN-PAYRE, M.-Th. RAEPSAET-CHARLIER, *Cités, municipes et colonies. Les processus de municipalisation en Gaule et en Germanie sous le Haut Empire romain*, Paris, 1999, p. 425-446, p. 428 ; W. VAN ANDRINGA, *La religion en Gaule romaine, piété et politique, I^{er}-III^e siècles apr. J.-C.*, Paris, 2002, p. 211-212).

⁹ Sur ces données épigraphiques et leur apport à l'histoire religieuse de l'Aquitaine méridionale, voir R. SABLAYROLLES, "Être pieux en montagne durant l'Antiquité. L'apport de l'épigraphie dans les Pyrénées centrales", dans *Montagnes sacrées d'Europe, Actes du colloque « Religion et montagnes », Tarbes, 30 mai-2 juin 2002*, textes réunis par S. Brunet, D. Julia et N. Lemaître, Paris, 2005, p. 75-95 ; R. SABLAYROLLES, A. BEYRIE, *Le Comminges*, p. 92-98 ; L. RODRIGUEZ, R. SABLAYROLLES, *Autels votifs du musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse. Catalogue raisonné*, Toulouse, 2008.

Les sources épigraphiques permettent ainsi de recenser près de quatre cents anthroponymes, masculins et féminins, et environ une cinquantaine de théonymes.



Fig. 1 : Autel votif découvert en remploi dans l'église de Garin (Haute-Garonne). La dédicace est adressée au dieu Iscittus (ou Iscitto) par Hunnus, fils de Ulohox (ou Ulohoxsis).

Le théonyme comme les anthroponymes appartiennent au registre de la langue aquitanique.

Les linguistes se sont intéressés, à partir du XIX^e siècle, à ces vestiges d'une langue ancienne, dont le caractère original et la diffusion restreinte, mesurée, il est vrai, à l'aune aléatoire de la répartition des découvertes épigraphiques, pouvaient constituer les marques d'un facteur identitaire fort, cohérent avec ce que les textes anciens, de César à l'inscription d'Hasparren, laissent soupçonner. Le problème était pimenté par les relations que certaines racines de cette langue paraissent entretenir avec des termes du basque contemporain. Entre autres exemples et pour se limiter à deux des plus représentatifs, le nom féminin *Andere*, recensé sur plusieurs inscriptions, peut être rapproché du vocable basque contemporain *and(e)re*, qui signifie « femme » ou « jeune femme » et le nom masculin latinisé *Sembus* du terme *seme*, dont le sens est « fils¹⁰ ». Tenait-on là un « proto-basque », comme l'écrivait encore avec une allègre certitude J. Allières en 1994¹¹?

¹⁰ *Andere*: *CIL*, XIII, 169 (Larcan, Haute-Garonne), 351 (Bagnères-de-Luchon, Haute-Garonne); *Andersen*: *CIL*, XIII, 343 (Bagnères-de-Luchon, Haute-Garonne); *Anderitia*: *CIL*, XIII, 344 (Castillon-de-Larboust, Haute-Garonne); *Sembus*: *CIL*, XIII, 166 (Cardeilhac, Haute-Garonne), 156 (Cierp-Gaud, Haute-Garonne), auxquels on pourrait ajouter les nombreux composés *Sembetten*, *Sembedo*, *Sembecco*, *Sembexo(n)*. Les travaux de référence pour l'analyse linguistique de ces anthroponymes et théonymes aquitains sont ceux de L. Michelena (L. MICHELENA "De onomastica Aquitana", *Pireneos*, 10, 1954, p. 409-455) et de J. Gorrochategui (J. GORROCHATEGUI, *Estudios sobre la onomastica indigena de Aquitania*, Bilbao, 1984).

¹¹ J. ALLIÈRES, "De l'aquitain au basque", dans *La langue basque parmi les autres: influences et comparaisons. Actes du colloque international de l'URA 1055 du CNRS, Bayonne, 27-28*

Le débat a été abordé dans un des tout derniers articles écrits par L. Michelena sous un titre provocateur, qui résumait bien les enjeux: « Baskisch = Hispanisch oder = Gallisch? »¹² Il parodiait, par ce titre en allemand donné à sa contribution en espagnol, les hypothèses de H. Schuchardt, qui avait, en 1915, posé la question sous une forme analogue, mais avec une alternative différente (« Baskisch = Iberisch oder = Ligurisch? »), réduisant, par là, à l'emprunt ou à la filiation le développement de la langue basque, et de son ancêtre l'aquitain. L'historiographie et la bibliographie ont été passées soigneusement en revue par L. Michelena, qui aboutit à des conclusions fondées et nuancées à la fin de sa démonstration. Pour le propos qui est ici le nôtre, il suffira de résumer les grands traits des positions et de leur évolution.

Le premier à isoler les anthroponymes et les théonymes des Pyrénées antiques fut A. Luchaire, dont la publication de 1879 fut la première à souligner certaines des parentés linguistiques entre l'aquitain de l'épigraphie, le basque des textes médiévaux ou modernes et la toponymie¹³. En bon Français du XIX^e siècle, cependant, marqué par les principes de la France éternelle issus de la Révolution, qu'allait diffuser, par l'école, la III^e République, il concluait: « Il est incontestable que les noms indigènes des marbres pyrénéens appartiennent dans la très grande majorité à l'ancien gaulois¹⁴. » L'originalité des anthroponymes et théonymes révélés par l'épigraphie de l'Aquitaine méridionale fut cependant soulignée, dès 1903, par S. de Ricci. S'appuyant sur les éditions scientifiques qui venaient d'être publiées de ces inscriptions (J. Sacaze en 1892, O. Hirschfeld en 1899), il se borna à réunir, après une soigneuse vérification des lectures, une liste exhaustive du matériel disponible, invitant ainsi à le considérer comme une matière spécifique méritant une étude propre qu'il laissait à d'autres le soin d'entreprendre¹⁵. Il apparaît ainsi comme le précurseur lointain des revendications de R. Lafon, qui fut, après L. Michelena, un des premiers à mettre en œuvre une approche spécifiquement linguistique des vocables de l'aquitain antique transmis par le truchement de l'épigraphie latine¹⁶. Si les savants

septembre 1993, Saint-Etienne-de Baïgorry, 1994, p. 59-70. L'expression « aquitain proto-basque » est utilisée, sans guillemets, aux p. 62 et 66.

¹² L. MICHELENA, "Baskisch = Hispanisch oder = Gallisch?", *Studia Paleohispanica (Actas del IV coloquio sobre las lenguas y culturas paleohispanicas (Vitoria 6-10/5/1985), Veleia 2-3, 1985-1986, p. 93-104, article publié après le décès de l'auteur, qui constitue ainsi une sorte de testament scientifique d'un homme qui avait consacré sa vie à l'étude des langues du nord-ouest de l'Espagne.*

¹³ A. LUCHAIRE, *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Paris, 1879.

¹⁴ LUCHAIRE, *Études sur les idiomes pyrénéens*, p. 96.

¹⁵ S. DE RICCI, "Note d'onomastique pyrénéenne", *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France* 31 (1903), p. 362-374; J. SACAZE, *Inscriptions antiques des Pyrénées*, Toulouse, 1892; O. HIRSCHFELD, *CIL, XIII, Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum latinae*, I -1, *Inscriptiones Aquitaniae et Lugdunensis*, Berlin, 1899.

¹⁶ R. LAFON, "Pour l'étude de la langue aquitaine", dans *Actes du 2^e Congrès international d'études pyrénéennes, Luchon-Pau, 21-25 septembre 1954, section VII Philologie*, Toulouse, 1956, p. 53-63; MICHELENA, "De onomastica aquitana".

comme L. Michelena ou J. Gorrochategui ont généralement évité soigneusement toute polémique et limité leurs analyses aux mécanismes proprement linguistiques, le débat sur l'origine de la langue a, en revanche, souvent été marqué par les convictions politiques et les *a priori* historiques des auteurs.

Dans le monde ibérique, le débat a été compliqué par la question de la pérennité (voire de la pureté!) d'une langue ou de son évolution, question combinée à celle de l'antériorité d'une langue par rapport à une autre. Posé dès le XVIII^e siècle pour le basque, que M. Larramendi considérait comme la langue première de toute l'Espagne¹⁷, le problème a pris une tournure plus scientifique, mais non dénuée de présupposés, pour l'aquitain. H. Schuchardt revendiquait ainsi pour l'aquitain une origine ibère, comme l'avait fait, dès 1821, W. de Humboldt, qui avait cependant limité son étude aux toponymes et ne s'était pas soucié des parentés entre aquitain et langue basque¹⁸. Si l'idée d'une filiation étroite (la théorie du « basco-ibérisme ») n'est aujourd'hui plus guère défendue, la recherche de racines ibères présentes dans l'aquitain n'est cependant pas étrangère aux travaux d'une partie des linguistes contemporains, comme A. Tovar ou M.-L. Albertos-Firmat, alors que certains spécialistes des langues régionales, comme J. Allières, ou de toponymie, comme G. Rohlfes, privilégient plutôt des rapprochements avec la langue basque contemporaine¹⁹. Pour prendre un exemple de ces controverses

¹⁷ M. DE LARRAMENDI, *De la antigüedad y universalidad del vascuense en España*, Salamanque, 1729, titre explicite s'il en fut. L'idée fut reprise par P.P. ASTARLOA, *Apologia de la lengua bascongada*, Madrid, 1803, ou J.-A. MOGEL, *La historia y geografia de España ilustradas por el idioma vascuense*, s.d. (publié en 1936 à Bermeo, 132 ans après la mort de Mogue), mais combattue par J. TRAGGIA, *Diccionario geografico-historico de España*, 1802, pour qui les langues étaient par essence variables et changeantes, ce qui lui faisait même douter du bien-fondé de la recherche des étymologies. Voir MICHELENA, "Baskisch", p. 94-95.

¹⁸ W. VON HUMBOLDT, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der Vaskischen Sprache*, Berlin, 1821 ; M. DE LARRAMENDI, *De la antigüedad y universalidad del vascuense*.

¹⁹ M. L. ALBERTOS FIRMAT, *La onomástica personal primitiva de Hispania, Tarraconense y Bética*, Salamanque, 1966 ; A. TOVAR "Lenguas y pueblos de la antigua Hispania: lo que sabemos de nuestros antepasados protohistoricos", *Studia Paleohispanica (Actas del IV coloquio sobre lenguas y culturas paleohispanicas (Vitoria 6-10/5/1985))*, *Veleia* 2-3, 1985-1986, p. 16-34 ; J. ALLIÈRES, "De l'aquitain au basque" ; G. ROHLFES, *Le Gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen, 1935 [1970]. Un article récent, fondé sur une carte illustrant la large diffusion de toponymes d'étymologie aquitaine sur l'ensemble de la Péninsule ibérique comme au nord des Pyrénées, a cependant fait rebondir le débat (H. IGLESIAS, "L'inscription ibérique de San Miguel de Liria et le basco-ibérisme en général", *Fontes linguae vasconum: studia et documenta* 83 (2008), p. 7-28). Les constats de H. Iglesias ne sont cependant pas une nouveauté : J. Coromines avait déjà souligné la diffusion jusqu'à l'est de la chaîne pyrénéenne et à la Catalogne de toponymes ou d'anthroponymes aux racines analogues à celle de l'aquitain (J. COROMINES, "Du nouveau sur la toponymie occitane", *Beiträge zur Namenforschung*, 1973, p. 193-308). Comme l'a clairement exprimé A. Tovar, ces parallèles, comme ceux qu'il a mis en évidence pour les structures de la langue entre « l'euskera », nom qu'il a donné à l'aquitain, et le berbère, certaines langues

étymologiques, la divinité *Baeserte*, connue par un autel de Gourdan en Haute-Garonne (*CIL*, XIII, 85), avait laissé son nom à la chapelle dans laquelle elle était en remploi jusqu'au XIX^e siècle ainsi qu'au lieu-dit attenant : Notre-Dame-du-Bazert et carrefour du Bazert. R. Lizop, suivi par G. Rohlfs, faisait de cette divinité une protectrice de la forêt, s'appuyant sur le terme basque contemporain *baso*, qui signifie « espace sauvage, forêt²⁰ ». Il ajoutait à sa démonstration un argument plutôt mal venu : le caractère boisé et sauvage du paysage autour de l'actuel carrefour du Bazert. Supposer une permanence des racines linguistiques est un mode de raisonnement légitime, pourvu que soient respectées dans l'analyse les règles de la phonétique et de la décomposition des mots ; supposer une éternité des paysages l'est moins : les taillis du Bazert des années 1930 pouvaient n'avoir qu'un demi-siècle d'existence. M.-L. Albertos Firmat, en revanche, retrouvait dans la racine *baeser* – (qui suppose un suffixe *-t-* avant la terminaison en *-e*) un élément ibère – *baiser* attestée dans certains anthroponymes comme Belásbaiser, (...) espaisier ou Tannepaeseri²¹. C'est cette dernière solution que paraissent préférer, sans se montrer catégoriques, L. Michelena et J. Gorrochategui, qui étayaient leur choix sur des raisons de plus grande cohérence phonétique²². Si aucun de ces auteurs ne saurait être taxé de nationalisme et si leur approche est strictement scientifique, les choix effectués n'en prennent pas moins place dans un cadre d'analyse qui privilégie l'option d'une explication régionale pour R. Lizop et G. Rohlfs, et celle d'une explication extérieure pour M.-L. Albertos Firmat. La position de L. Michelena et J. Gorrochategui, qui est fondée sur un raisonnement linguistique, exprime une préférence, mais n'exclut pas radicalement l'hypothèse de R. Lizop et G. Rohlfs, qualifiée simplement de « *mas dudosa* » par L. Michelena.

La science française, comme on l'a vu avec A. Luchaire et comme on le verra avec des historiens et des archéologues plus récents, avait, en revanche, fréquemment insisté sur le poids de l'héritage celtique et donc indo-européen. Sans aller jusqu'aux positions extrêmes de A. Hölder qui, dans son ouvrage d'onomastique, longtemps de référence, attribuait une étymologie celtique à tout ce qui n'était pas latin, des auteurs comme C. Jullian insistaient volontiers sur le poids des éléments celtiques ou « italo-ligures » dans l'élaboration de la culture et de la langue aquitaines, influence que l'on retrouve, atténuée et nuancée par la valeur de l'analyse linguistique, dans l'ouvrage de

caucasiennes, le copte et des langues indo-européennes d'Europe du nord, ne doivent pas être interprétés en termes de filiation, mais de contacts entre les diverses populations.

²⁰ R. LIZOP, *Histoire de deux cités gallo-romaines : les Convenae et les Consoranni*, Toulouse-Paris, 1931, p. 202 ; ROHLFS, *Le Gascon*, p. 1.

²¹ ALBERTOS FIRMAT, *La onomastica*, p. 263 et 272.

²² MICHELENA "De onomastica aquitana", p. 437 ; GORROCHATEGUI, *Estudios sobre la onomastica indigena de Aquitania*, p. 311.

D.E. Evans²³. La confrontation de ces hypothèses étymologiques multiples est illustrée par le cas emblématique des noms Dannonia/Dannonius, Dannoesus, Dannorix, Dannadin, attestés sur des épitaphes de la cité des *Convenae* et des *Conсорanni*²⁴. Ces différents noms ont été naturellement rapprochés de la racine *danno-*, reconnaissable dans de nombreux anthroponymes celtiques comme Dannia, Dannonicus, Dannomarus, Dannotal. Dannorix présente, de surcroît, un suffixe *-rix*, des plus communs dans l'onomastique celtique²⁵. Le nom Dannadin, cependant, a été rapproché dès le XIX^e siècle du nom ibérique *Tannegadinia*, dont le suffixe *-adin* est largement attesté dans d'autres noms ibères²⁶. Ne faut-il pas, dès lors, plutôt rattacher *dann-* à la racine ibère *Tanne(g)-*, et considérer Dannonia, Dannonius comme la latinisation de noms d'étymologie ibère et Dannorix comme la celtisation, par le suffixe, de la même racine ? L'alternative ne peut être tranchée par les seuls arguments linguistiques : Dannorix paraît bien celtique, puisqu'il existe une autre attestation en Gaule, mais Dannadin paraît plutôt ibère. Le cadre historique de l'analyse induit souvent alors la réponse, exprimée avec plus ou moins de conviction.

Bien qu'il ne soit guère prisé des linguistes, il n'est pas inutile de rappeler ici le concept de « zones de contact », développé par K.H. Schmidt, qui défendait l'apparition de noms mixtes dans des régions à peuplements multiples, comme l'était l'Aquitaine méridionale²⁷. C'était, d'une certaine façon, une opinion assez proche qu'exprimait Raymond Lizop en 1931 dans le chapitre de son ouvrage sur les *Conuenae* et les *Conсорanni* avant la conquête romaine intitulé « La langue aquitanique : existence d'une langue particulière dans l'Aquitaine et les Pyrénées centrales²⁸ ». Il tentait une bien difficile synthèse entre les diverses théories de ses prédécesseurs et ses observations personnelles sur les *Conuenae* et les *Conсорanni*, reconstruisant « un fond ethnique primitif remontant au paléolithique supérieur » auquel « se sont superposés des éléments italo-celtes, ibériques et gaulois ». Si son hypothèse d'apports successifs, auxquels il faudrait ajouter la familiarisation avec la langue latine qu'illustre l'abondante épigraphie de la cité des Convènes, n'est certainement pas à négliger, le lien systématique qu'il supposait entre évolution linguistique et mouvement de population est, en revanche, contestable

²³ A. HÖLDER, *Altkeltischer Sprachschatz*, Leipzig, 1896; C. JULLIAN, « L'époque italo-celtique », *Revue des Études Anciennes*, 4^e série, 18 (1916), p. 263-276; D.E. EVANS, *Gaulish Personal Names*, Oxford, 1967.

²⁴ *CIL*, XIII, 109 (Ariège, Haute-Garonne), 17 (Prat-et-Bonrepaux, Ariège), R. SABLAYROLLES, A. BEYRIE, *Le Comminges*, p. 152, *CIL*, XIII, 5 (Saint-Lizier, Ariège) et 220 (provenance pyrénéenne indéterminée, conservée au musée Saint-Raymond de Toulouse).

²⁵ Sur la racine et ses composés, voir Evans, *Gaulish Personal Names*, p. 189.

²⁶ LUCHAIRE, *Études*, p. 82; ALBERTOS FIRMAT, *La onomastica*, p. 271.

²⁷ K.H. SCHMIDT, « Die Komposition in gallischen Personalnamen », *Zeitschrift für keltische Philologie* 26 (1957), p. 33-301.

²⁸ R. LIZOP, *Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine*, Toulouse-Paris, 1931, p. 104-128.

et aujourd'hui pratiquement abandonné. Il n'en a pas moins été pendant longtemps un des piliers du raisonnement des historiens et des archéologues, révélateur du cadre général de pensée dans lequel s'inscrivaient ces reconstitutions.

Les constructions historiques et archéologiques

Le phénomène était déjà clairement perceptible chez le premier des érudits à englober dans un ouvrage unique d'histoire et d'archéologie les peuples de part et d'autre des Pyrénées. A. Ohiénart publia en effet, en 1638, une synthèse fondée sur l'analyse d'un recensement épigraphique et archéologique de terrain, qu'il avait méticuleusement accompli au cours de ses pérégrinations²⁹. A. Ohiénart expliquait la parenté observée dans la culture épigraphique comme dans la culture matérielle entre le nord et le sud de la chaîne par une « invasion » des Vascons, qui auraient, au début du v^e siècle, franchi les Pyrénées et protégé l'extrême sud-ouest de la France comme le nord-ouest de l'Espagne des invasions vandales. Cette incursion, salvatrice, des Vascons, si elle révélait leur vaillance guerrière à résister aux barbares nordiques, n'en trouvait pas pour autant grâce aux yeux d'Ohiénart, qui avait rédigé un ouvrage de jeunesse intitulé *Dissertation historique sur l'injuste usurpation et rétention de la Navarre par les Espagnols* (1625). Les Vascons étaient donc à la fois un symbole glorieux de résistance à la barbarie et des usurpateurs d'un territoire considéré comme partie intégrante du royaume de France, auquel Henri IV, roi de France et de Navarre, avait, en 1589, légitimement rattaché ses possessions antérieures.

Ce double cadre de la résistance à l'envahisseur et de la construction nationale s'est retrouvé, exprimé de différentes façons, dans nombre de schémas historiques ultérieurs. Pour R. Lizop, comme il a été rappelé ci-dessus, la constitution du peuplement aquitain, et plus précisément des *Conuenaes* et des *Conсорanni*, s'était effectuée par des apports successifs de population imposant chacun, avec plus ou moins de bonheur, leurs traditions culturelles et leur langue. Les Ibères, plus anciens que les Vascons de A. Ohiénart, avaient ainsi, selon R. Lizop, pris place après les Italo-celtes, chers à C. Jullian, avant l'arrivée des Gaulois puis des Romains. Les parentés perçues de part et d'autre de la chaîne pyrénéenne ne pouvaient se concevoir que comme le fruit de mouvements de population, le plus souvent des « invasions », le système administratif romain figeant l'état idéal d'une limite provinciale fixée au sommet des Pyrénées, destinée à devenir, plus tard, une limite nationale « naturelle ».

La part prise, dès la Révolution, mais surtout à partir du Second Empire et de la III^e République, par le mythe gaulois dans la construction nationale a également influé

²⁹ A. OIHÉNART, *Notitia utriusque Vasconiae, tum ibericae, tum aquitanicae, qua praeter situm regionis et alia scitu digna Navarrae Regum Caeterarumque, in iis, insignium vetustate et dignitate familiarum stemmata ex probatis Authoribus, et vetustis monumentis exhibentur*, Paris, 1638.

sur les analyses des épisodes de la « conquête » romaine. Ainsi le désintérêt de César pour l'Aquitaine la plus méridionale fut explicitement reconnu par lui dans la *Guerre des Gaules*, où il rappelait que la victoire décisive de P. Crassus contre les Sotiates n'eut guère de conséquence pour les peuples du piémont pyrénéen³⁰. De même, le contrôle de la région des *Conuena* et des *Conсорanni* fut probablement l'œuvre de Pompée, entre 77 et 71, à des fins stratégiques et logistiques lors de la guerre contre Sertorius³¹. Ces épisodes, qui font la part belle au hasard du développement des conflits et aux intérêts personnels des *imperatores*, sont souvent dissimulés ou déformés par l'historiographie des XIX^e et XX^e siècles. Ainsi apparut et perdura la fiction d'une « fédération » volque contrôlant, par des alliances ou des vassalités, tout le territoire entre Massif Central et Pyrénées et transmettant aux Romains vainqueurs (Cn. Domitius Ahenobarbus, puis César), par le droit de la guerre, le contrôle d'un territoire limité, une fois encore « naturellement », aux Pyrénées³². La faiblesse des données archéologiques, la réalité du riche corpus épigraphique de la haute vallée de la Garonne incitent à réduire à peu de choses l'influence des Volques Tectosages au sud-ouest de leur capitale Tolosa. Cela ne rend certes pas pour autant impensable une domination militaire et fiscale de ceux-ci sur le territoire entre Garonne et Pyrénées. Mais aucun texte antique n'en porte témoignage : la seule « celtisation » attestée de l'Aquitaine méridionale est le déplacement des Bituriges Vivisques, à attribuer, comme l'a démontré J. Hiernard, à la période romaine³³. Le cadre idéologique « national » dans lequel ont été élaborés puis recopiés comme vérités acquises la reconstitution et le sens des événements a ainsi occulté le particularisme aquitain et son mode de développement.

Un exemple extrême de cette pratique de l'analyse historique a été proposé en 1944 par un général, H. Richter, qui qualifiait lui-même sa recherche comme « hypothèse d'un simple amateur dont la seule caution est la curiosité passionnée du passé de sa petite patrie³⁴ ». Récusant la traduction traditionnelle de l'inscription d'Hasparren, il préférait à *seiuigere Gallos* (se séparer des Gaulois) *se iungere Gallos* (s'adjoindre les Gaulois). Il restituait pour cela, se fondant sur la théorie, en vogue à l'époque, d'invasions successives des Ligures, des Celtes et des Ibères, l'existence de communautés celtes

³⁰ César, *BG*, III, 27, 1-2. Sur un des objectifs possibles de l'expédition de P. Crassus, voir SABLAYROLLES, "*Caesar pontem fecit*", p. 355-362.

³¹ R. SABLAYROLLES, "Les chemins de Pompée", dans *Hommages offerts à G. Fabre*, à paraître en 2008.

³² C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1908-1928, III, p. 23 ; LIZOP, *Histoire de deux cités gallo-romaines*, Toulouse, 1931, p. 1-2 ; M. LABROUSSE, *Toulouse antique*, BEFAR 212, Paris, De Boccard, 1968, p. 122-124 ; C. RICO, *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (III^e siècle av. J.-C. - IV^e s. ap. J.-C.)*, Madrid, 1997, p. 141-142.

³³ J. HIERNARD, "Aux origines de la *ciuitas* des Bituriges Vivisques", *Revue Belge de Numismatique* 127 (1981), p. 75-92.

³⁴ H. RICHTER, "L'inscription d'Hasparren et ses Gallos", *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* 100 (1944), p. 85-90 (citation p. 90).

isolées en Novempopulanie, où elles étaient restées pendant que d'autres franchissaient les Pyrénées, constituant ainsi des entités isolées au milieu d'une population ibère. Il appuyait sa thèse sur un souvenir de « prospection ethnographique » qu'il avait pratiquée durant ses fonctions de responsable des recrutements de la 18^e région auprès du Conseil de révision du département alors appelé Basses-Pyrénées: « Je fus frappé à Hasparren par un lot de grands jeunes gens, massifs, blonds, et je me souviens avoir glissé à mon voisin le Sous-Préfet de Bayonne: “Mais ce sont les Gaulois du Capitole³⁵”. » Fort de cette observation « ethnographique », réitérée à Espelette et à Baigorry, le général H. Richter appelait à une étude des dépôts celtiques « du pays basque français », persuadé que la mission de Verus (qu'il situait au début de notre ère, pensant qu'*ad Augustum* désignait l'empereur Auguste) avait été de demander le rattachement aux Neuf Peuples de ces communautés celtiques qu'il imaginait nombreuses sur la route des Pyrénées. Pourfendant C. Jullian, à qui il reprochait de trouver que l'inscription d'Hasparren sonnât « fièrement basque », il revendiquait à la fois le titre de défenseur de l'histoire nationale, gauloise comme on le savait en 1944, et de serviteur de l'histoire locale: « En ramenant l'inscription d'Hasparren à un sens qui diminue la portée qu'on lui a attribuée dans la grande histoire, on accroît son intérêt pour notre histoire locale³⁶. »

À l'inverse, une frange de chercheurs régionaux, emportés par l'enthousiasme de la découverte et la passion de la « petite patrie », a proposé des vestiges archéologiques une lecture fondée sur la notion de résistance à la culture venue d'ailleurs. Cette attitude s'esquissait déjà, en filigrane, dans la recherche systématique du parallèle basque pour les vocables aquitains. Si les spécialistes de linguistique, tels que L. Michelena et surtout J. Gorrochategui, se sont montrés souvent réservés vis-à-vis de ces rapprochements, préférant limiter leurs investigations à la décomposition des noms en éléments et leurs conclusions aux seules analogies conformes aux règles assurées de la phonétique et de la philologie, d'autres, tels R. Lizop ou J. Allières, tous deux membres d'académies régionales de langue, de poésie et de folklore, ont privilégié l'approche comparatiste, qui induisait une permanence sur la longue durée de l'identité culturelle originelle. De cette démarche est né le concept de « proto-basque », comme si le latin était un « proto-italien ». L'archéologie n'a pas échappé à cette tendance dans l'interprétation des vestiges issus d'opérations de fouilles et de prospections. Un sondage pratiqué, en 1986-1987, sur le site d'Arteketa-Campaita, au-dessus de Saint-Jean-Pied-de-Port, au bord de la voie menant aux Ports de Cize, révéla, à proximité d'un établissement militaire tardif illustré par des découvertes fortuites et éparées d'armes et de pièces d'habillement ou de harnachement, un espace interprété comme un sanctuaire par les fouilleurs³⁷. La

³⁵ RICHTER, “L’inscription d’Hasparren et ses Gallos”, p. 89.

³⁶ RICHTER, “L’inscription d’Hasparren et ses Gallos”, p. 90.

³⁷ F. GAUDEUL, J.-L. TOBIE, “Arteketa-Campaita. Un site de la fin de l’Antiquité sur la voie des ‘Ports de Cize’”, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* 144 (1988), p. 19-50.

stratigraphie et l'analyse d'un corpus numismatique de 53 monnaies permirent d'identifier deux phases d'occupation, l'une « ancienne », bouleversée par une restructuration et une réoccupation des III^e-IV^e siècles. Comme l'expliquent fort justement les auteurs, la présence militaire tardive d'éléments probablement venus d'Europe du Nord à en juger par leur équipement est à lier aux restructurations administratives et militaires de l'Antiquité tardive, qui faisait de l'axe Trèves-Bordeaux-Espagne une route essentielle dont il fallait protéger les installations stratégiques. Cette analyse, juste et rapprochée avec raison du développement, à la même période, des fortifications à Bordeaux, Dax et Bayonne, est précédée de considérations moins convaincantes: « Au IV^e siècle, la résistance locale constante depuis le début de la conquête... n'est pas suffisamment efficace pour enrayer la circulation routière. Mais il est probable que la pression exercée par les Basques de moins en moins soumis, retranchés dans leurs profondes montagnes du *Saltus Vasconiae* redouté des voyageurs, justifiait, au moins dans le secteur stratégique de la voie, la présence de nombreuses troupes³⁸. » La surveillance militaire des grandes roades de communication de l'Empire, un des fondements de la stratégie globale de défense adoptée par les empereurs dès la seconde moitié du III^e siècle, prend ici le tour de la « résistance locale » de « Basques de moins en moins soumis », attitude que les auteurs font remonter aux premiers temps de la conquête.

Plus surprenantes encore sont les déductions proposées par J.-L. Tobie et M. Chansac dans la relation faite d'une découverte archéologique d'importance en raison de sa rareté: celle de bassins d'une fabrique de *garum* située à Guéthary (Pyrénées Atlantiques), éléments qui constituent un des très rares vestiges antiques de l'exploitation des ressources de l'Océan sur la côte atlantique au nord des Pyrénées³⁹. Un abondant mobilier céramique, issu des couches de remplissage des bassins, permit de cerner la période de fonctionnement de l'installation, entre les années 15-20 et les années 50-60 de notre ère. En 1988 fut découverte à Guéthary une épitaphe mentionnant trois affranchis d'un C. Iulius Leo (C. Iulius Niger, son frère C. Iulius Adiacus et sa compagne Iulia Hilara). Cette épitaphe fut rapprochée par les auteurs du fonctionnement de la fabrique de *garum*, le formulaire utilisé et les gentilices des personnages invitant à placer l'inscription à une date haute, contemporaine de celle des installations de salaisons. Le rapprochement était déjà audacieux, puisque l'on ignore tout du contexte précis de découverte de l'épitaphe et que rien ne permet donc de faire des affranchis de C. Iulius Leo des contremaîtres gérant la production du *garum*. La suggestion était cependant acceptable: les grandes familles (et un C. Iulius, au I^{er} siècle, avait de bonnes chances d'en faire partie) utilisaient leurs anciens esclaves pour contrôler des activités lucratives que leur qualité de notables leur interdisait de pratiquer.

³⁸ F. GAUDEUL, J.-L. TOBIE, "Arketa-Campaita", p. 36-37.

³⁹ J.-L. TOBIE, M. CHANSAC, "Découverte d'une épitaphe du début de l'Empire Romain sur le site d'une usine de salaisons à Guéthary, Pyrénées-Atlantiques", *Hommage au Musée basque*, Société des amis du Musée basque, Bayonne, 1989, p. 90-101.

La production et la commercialisation du *garum* faisaient naturellement partie de ces sources d'enrichissement non nobles. S'étonnant de la brièveté de la durée d'exploitation (à peine un demi-siècle), les auteurs en ont cherché des explications : « Mais cette action n'a-t-elle pas été entravée par la résistance des populations locales ? Son abandon lié à une révolte ? L'inscription est retrouvée jetée dans un bassin abandonné dans le courant du 1^{er} siècle, un premier siècle qu'à travers les fouilles de Saint-Jean-le-Vieux et la rareté des implantations coloniales en Pays Basque l'on sent bien peu assuré, un premier siècle que l'on sent, à mesure que se précise l'histoire de l'Aquitaine, secoué des troubles qui justifieraient encore une occupation militaire sous les Julio-claudiens⁴⁰. » D'un rapprochement incertain, mais pas forcément infondé, naissent une révolte hypothétique totalement imaginaire, un Pays Basque dépourvu d'installations antiques (reflet des aléas de la recherche plus que d'une réalité historique comme l'ont montré les travaux récents sur les mines et la métallurgie de la haute vallée de la Nive) et la preuve de l'éternelle résistance des populations locales. Le passage de l'observation à l'interprétation a été, en la circonstance, lourdement influencé par le cadre d'analyse sous-jacent au raisonnement : la conviction d'une culture de la résistance inhérente à une population locale qui ne saurait être désignée, même pour la période antique, autrement que comme le Pays Basque⁴¹.

Cette revendication de l'identité aquitaine, qui avait bien une réalité antique comme en témoigne éloquemment et en vers l'inscription d'Hasparren, paraît être restée l'apanage de chercheurs enracinés dans la « petite patrie » et soucieux de lui donner un rôle dans l'Histoire qui s'écrit avec un H majuscule, celle qui aime à souligner les permanences plus que les ruptures ou les évolutions, celle qui cherche le Grand Ancêtre fondateur. Le titre d'un récent colloque tenu dans notre université, colloque pourtant consacré à un bilan des toutes dernières recherches archéologiques sur la Protohistoire de l'Aquitaine méridionale, s'intitulait nostalgiquement « Les Aquitains, ces oubliés de l'histoire », comme s'il fallait rendre justice à une Aquitaine délaissée, ce qui était faire bien peu de cas des nombreux travaux des linguistes comme des archéologues et historiens dans ce domaine. En revanche, le particularisme aquitain n'a guère

⁴⁰ *Ibid.*, p. 101-102.

⁴¹ Les « installations coloniales » auraient plutôt été perçues, dans l'Antiquité, comme implantées dans la cité des *Tarbelli*. Si l'expression « installations coloniales » est à prendre au pied de la lettre (création de colonies de peuplement), le « Pays Basque » ne constitue pas, en la matière, une exception : à part Lyon, Augst et Cologne, aucune colonie ne fut déduite ou élevée à ce rang à titre honoraire dans les provinces des Trois Gaules avant les années 70 de notre ère. Si les « installations coloniales » désignent, de façon générique, la présence de noyaux urbains et de domaines ruraux organisés suivant le modèle romain, les zones fertiles de la cité des *Tarbelli* n'avaient rien à envier au reste du piémont pyrénéen. La rareté des vestiges sur la côte est en partie liée aux mouvements des rivages, comme l'ont montré des investigations récentes, et l'infertilité des sables des Landes peut expliquer la faiblesse des traces d'occupation, que les grands travaux d'aménagements forestiers ont également pu faire disparaître.

été utilisé par les politiques ou les théoriciens des mouvements basques des XIX^e et XX^e siècles. Le détournement de l'analyse historique vers la propagande est resté le fait, mineur et sans grande conséquence, d'érudits locaux ou régionaux, plus soucieux de magnifier le patrimoine archéologique, linguistique et historique de leur aire d'étude que de l'instrumentaliser au service d'une cause politique: en somme, un régionalisme plus qu'un nationalisme. Deux raisons principales peuvent expliquer le phénomène. La première est la date de naissance trop haute des revendications de l'identité basque, dans le courant du XIX^e siècle, avec ses deux figures de proue que furent A. Chaho (1811-1858) et Sabino Arena (1865-1903)⁴². Rappelons que le premier à isoler les toponymes, théonymes et anthroponymes aquitains fut A. Luchaire en 1879 et qu'il fallut attendre 1903 et l'inventaire de S. De Ricci pour voir s'esquisser un corpus proposé comme objet d'étude spécifique. La seconde est que le nationalisme basque s'est construit (et c'est particulièrement clair pour A. Chaho, mais aussi pour S. Arena) dans le cadre d'états déjà constitués, dont l'histoire est certes remise en cause, mais pas la légitimité. Ainsi S. Arena construit une histoire de l'Espagne à laquelle il prête une pureté primitive, celle de l'époque de Tubal, neveu de Noé, conservée sans faiblesse ni concession dans le seul endroit qui résista à toutes les invasions, ibères, phéniciennes, grecques, celtes, romaines, wisigothes, juives, musulmanes, françaises. La zone basque est ainsi présentée comme le seul recours authentique face à la succession de perversions et de décadences à laquelle se réduit l'histoire de l'Espagne. Mais c'est bien de l'histoire de l'Espagne qu'il s'agit, une Espagne clairement limitée au nord par la chaîne pyrénéenne, barrière naturelle à maintenir contre tous les barbares nordiques dont les Français de Napoléon ne furent que les derniers représentants. Dans ce cadre, les frères de langue de l'Aquitaine ne sont d'aucune utilité, comme l'ont probablement pensé, ou implicitement admis, les successeurs de Chaho et d'Arena.

Robert SABLAYROLLES

TRACES (UMR 5608)
Maison de la Recherche
5, allées Antonio Machado
F-31058 Toulouse cedex 9
sablayro@univ-tlse2.fr

⁴² Sur S. Arena et l'utilisation de l'histoire, voir F.W. ALONSO, "Nacionalismo, Historia, Historia Antigua: Sabino Arena (1865-1903), la fundacion del nacionalismo vasco y el uso del modelo historiográfico español", *Dialogues d'Histoire Ancienne* 26/2 (2000), p. 183-211.